

**« Trois cent mille fins par seconde »**

Jean-François Chassay

**Pour citer cet article :**

Chassay, Jean-François. 2001. «Trois cent mille fins par seconde», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4. En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/chassay-4>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Chassay, Jean-François. 2001. «Trois cent mille fins par seconde», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4, p. 13-18.

Pour communiquer avec l'équipe de la revue *Postures* notamment au sujet des droits de reproduction de cet article : [postures.uqam@gmail.com](mailto:postures.uqam@gmail.com)

## Trois cent mille fins par seconde

« **T**rois cent mille fins par seconde » : sur cette affirmation, Richard Brautigan termine paradoxalement son premier roman, *A Confederate General from Big Sur*. Il y aurait trois cent mille fins possibles. Trois cent mille manières différentes de parler de l'Amérique. Ce premier roman, il en vendra 743 exemplaires. Le second, *Trout Fishing in America*, aussi fou et aussi peu commercial en apparence, connaîtra un sort différent : deux millions d'exemplaires en seront vendus. Le « rêve américain » existe aussi en littérature, comme on peut le constater. Ce qui n'empêchera pas Brautigan de se suicider une vingtaine d'années plus tard, mais il s'agit d'une autre histoire, une autre des trois cent mille fins possibles. On peut imaginer autant de débuts.

Par où, justement, faut-il commencer, quel carrefour faut-il emprunter pour parler des Américains, tellement puissants et encombrants qu'ils récupèrent le continent entier quand ils se désignent ? Comment parler de la littérature des États-Unis, de la culture américaine, de la vie américaine, en réussissant le tour de force d'éviter, à la fois, de passer pour un anti-américaniste primaire ou un pro-américaniste naïf et inconscient ? Toutes les portes peuvent conduire quelque part et aucune n'est fermée à clé. Mais certaines ne conduisent qu'à un cul-de-sac. Puisqu'il ne s'agit pas ici d'écrire un roman, il est sans doute préférable de trouver le chemin qui conduira vers une fin plausible. Une seule, quitte à ce qu'elle reste ouverte.



J'écris ces lignes peu de temps après l'entrée officielle de Georges W. Bush à la Maison-Blanche. Je n'apprendrai rien à personne en affirmant qu'il s'agit d'un parfait crétin qui s'est déjà empressé de prendre un certain nombre de décisions graves. Il poursuit la lignée, amorcée dès l'après-guerre, des imbéciles heureux à la présidence : Eisenhower, Nixon (plus salaud qu'imbécile dans ce cas-ci), Ronald Reagan (champion toute catégorie), George Bush (sans W.). Certains se réjouissent sans doute de cette élection — et je ne parle pas seulement des Républicains convaincus. Bush correspond tellement à l'image stéréotypée de l'Amérique puritaine et bête que des individus pourront ainsi se complaire dans leurs stéréotypes anti-américains. En relativisant, par la même occasion, le pouvoir démocratique d'une nation qui a tout de même réussi à faire tomber un président dans les années soixante-dix, ce qui serait inimaginable, par exemple, en France (on le constate avec Chirac qui *surfe* actuellement sur les magouilles qu'on découvre tous les jours à propos de l'administration parisienne des deux dernières décennies, comme si cela ne le concernait pas).

On a beaucoup rigolé, avec raison, devant l'obsession des Américains pour la vie sexuelle de Clinton ; on a beaucoup moins souligné que les responsables de cette obsession avaient subi une retentissante gifle politique dans l'année qui a suivi parce que les gens en avaient marre, et que ces mêmes Américains avaient démontré une imagination humoristique débordante lors de cet épisode, ne serait-ce que par leur capacité à varier les gags sur les cigares. Voit-on si souvent une population être aussi critique face aux pouvoirs en place et capable d'un tel humour grotesque devant ses élus ? Pas besoin d'aller bien loin pour constater que le phénomène n'est pas si courant : le mépris de Jean Chrétien devant les accusations passablement documentées de favoritisme dont il est la cible me semble beaucoup plus difficilement imaginable aux États-Unis. Un salaud a bien des occasions de magouiller, mais il a intérêt à ne pas se faire prendre.

Grotesque, ai-je dit, burlesque leur humour, et j'ajouterais capable d'une cinglante autocritique : en 1977, dans *The Public Burning*, Robert Coover imagine une scène où Richard Nixon se masturbe dans son bureau en pensant à Ethel Rosenberg ; Oncle Sam en personne entre dans la pièce, sodomise l'homme, alors vice-président des États-Unis, qui souffre beaucoup de cette marque d'amour un peu rude. Imaginez un équivalent local de cette narration avec, par exemple, Lionel Groulx dans le rôle du sodomite et un premier ministre nationaliste dans le rôle du sodomisé. Vous imaginez les réactions indignées ? Les Américains ont plutôt apprécié et le livre a dernièrement été réédité.

On ne fera pas de moi pour autant un chantre indéfectible de la nation américaine. Les critiques légitimes à son égard ne manquent pas : l'influence des sectes, le fanatisme religieux, la peine de mort, les masses d'armes en

circulation, les difficultés des cliniques d'avortement, le rouleau compresseur hollywoodien qui fait en sorte qu'un seul petit pour cent des films sur le territoire vient de l'étranger, McDonald's, dix millions d'Américains dont le poids est supérieur de 50 kilos à ce qu'il devrait être, le café infect, le kitsch, le racisme, la méconnaissance de ce qui se passe à l'étranger (et l'étranger commence souvent aux frontières de l'état voisin), le pouvoir des lobbies, etc., etc. Tout cela est vrai. Les critiques féroces sont largement recevables et la liste pourrait s'allonger indéfiniment. Ceci dit, les Américains sont la première puissance politique et économique du monde à l'heure actuelle et on a rarement vu un individu, une société, une nation, dire : « Tiens, je suis puissant, si je donnais un peu de ma puissance aux autres ? ». Impérialiste, les États-Unis, assurément ; mais l'Angleterre, l'Espagne, la France, le Portugal en leur temps, l'U.R.S.S. il y a peu, n'ont jamais fait preuve d'une mansuétude particulière. Quant à l'Allemagne, il serait inutile d'insister. Un pouvoir monstrueux ? En effet. Mais j'aimerais bien qu'on me montre un pouvoir qui ne finit pas par l'être.

Comme tous les pays, les États-Unis se sont construits et se développent sur des tonnes de contradictions, d'autant plus impressionnantes que le territoire est vaste, diversifié, et très peuplé. Nous sommes à un jet de pierre à peine de la frontière, en sorte que nous croyons naturellement savoir à qui nous avons affaire. Les jugements surviennent rapidement, souvent implacables. On ne se gêne pas par ailleurs pour rire des images parfois un peu caricaturales que les Français projettent des États-Unis, comme si, nous, nous savions. Il n'est pourtant pas certain que nous les connaissions beaucoup plus qu'eux. La possibilité de pouvoir aller facilement à Wildwood ou Cape Cod n'entraîne pas pour autant une connaissance profonde des mécanismes des institutions américaines. Et il est un peu désespérant de constater que le succès de certains écrivains américains au Québec est une résultante de leur succès en France (pensons à Paul Auster).

Si l'influence de la terre natale de Poe est palpable partout en Occident, notre position géographique particulière a provoqué, au fil des décennies, des réactions extrêmement variées, allant de l'admiration béate à la crainte, de la haine hystérique à la vénération idéaliste devant ce qui apparaissait comme une métonymie du progrès. Parce qu'il s'agit de la porte d'à côté — petit test : dites à un Européen qu'à Montréal nous sommes à une heure de route des États-Unis et vous remarquerez souvent son regard s'embraser de jalousie... —, ils peuvent entrer quand ils veulent, nous pouvons y aller quand nous voulons, et à cause de cette proximité les relations sont particulières. Et ainsi, parce qu'on croit les connaître, on croit pouvoir dire sans hésitation qu'ils n'ont pas de culture. Pourtant, nous parlons d'un pays où les développements scientifiques et technologiques sont remarquables (cela concerne aussi la culture...) et qui, au cours des dernières décennies seulement, a donné au monde, notamment, les œuvres de Charles Ives et Frank Zappa, Miles Davis et John

Coltrane, Jackson Pollock et Mark Rothko, Andy Warhol et Frank Stella, John Cassavetes et Orson Welles, Bob Wilson et The Living Theatre, et puis beaucoup, beaucoup, de littérature. Une très grande littérature. Nous voici au cœur du sujet.

★★★

La première fois que j'ai offert au Département d'études littéraires le cours « Littérature américaine », un étudiant est passé me voir à la fin de la première séance pour me dire en riant — mais son air ébaubi contredisait son rire amusé — qu'il croyait jusqu'à ce jour que la littérature américaine des quarante dernières années se limitait, peu ou prou, à Stephen King. D'autres n'imaginaient pas de textes de valeur en-dehors de genres dit « paralittéraires » comme le polar ou la science-fiction (dont les Américains sont effectivement de grands et d'importants producteurs, mais on voit dans cet exemple comment leur littérature se trouvait rapidement ramenée aux marges). Mes vieilles appréhensions se voyaient confirmées, tout comme le résultat de mon petit sondage anonyme et informel, distribué en début de cours. À la question « Nommez quatre présidents des États-Unis élus avant 1960 », cinq ou six étudiants sur une soixantaine avait un sans faute. L'année de la parution de *On the Road* de Jack Kerouac variait largement, mais moins que la date de l'indépendance américaine. L'auteur de *Catcher in the Rye* était inconnu et personne ne pouvait nommer deux titres publiés par l'écrivain John Barth (je l'admets, cette dernière question n'était pas facile). Deux auteurs associés au Sud ? Faulkner et Faulkner. Bref, pas de quoi pavoiser. Ce n'était qu'un début, il fallait continuer le combat...

J'ai donné trois fois ce cours depuis sept ans et d'autres ont offert des corpus sur la littérature américaine, au premier cycle ou aux études supérieures. Des ouvrages portant en tout ou en partie sur la littérature ou la culture américaine sont parus au Québec au cours des dix dernières années, ainsi que des articles, des dossiers de revue concernant la question de l'« américanité » et ce qu'elle implique. Les choses se mettent peut-être à bouger plus qu'on ne le croit.

Les textes du dossier que les lecteurs pourront lire dans les pages qui suivent démontrent justement à quel point les choses évoluent. On y retrouve un florilège d'auteurs importants, pour la plupart contemporains : Paul Auster, William Gaddis, Toni Morrison, Vladimir Nabokov, Gertrude Stein, John Updike, Kurt Vonnegut. Le tableau est certes incomplet, mais offre néanmoins un panorama assez représentatif de différentes tendances de la littérature des États-Unis au cours des dernières décennies. Réflexions sur le langage, textes érudits, narrations aux frontières de la science-fiction, et même véritables sommes — *Les reconnaissances* de William Gaddis et *Lolita* de Nabokov, chacun

à leur manière, sont en effet de monumentales lectures de la civilisation américaine.

On a souvent considéré les États-Unis comme un pays sans mémoire, et la littérature serait là pour marteler cette carence. Or, justement, l'histoire est partout dans la littérature américaine, notamment dans cette difficulté à la dire qui force à déplacer et à métamorphoser les enjeux des événements. Le texte littéraire l'aménage, en montre partout les traces, indique comment elle permet de mesurer les tensions qui ont marqué la réalité du pays. Il s'écrit, comme partout, des romans historiques aux États-Unis, mais ce n'est pas de cela dont il est question ici. Il s'agit plutôt d'une réflexion intellectuelle qui prend l'histoire en écharpe pour en montrer les effets sur la pensée, sur les affects, sur l'organisation sociale (et par là même, sur l'organisation narrative).

La science et la technique servent souvent également de fil conducteur à la littérature d'une société qui a toujours été à l'avant-scène, du télégraphe et du téléphone jusqu'à la cyberculture, des développements communicationnels. L'évolution des technosciences aujourd'hui, qui allient la science en laboratoire aux recherches technologiques, se manifestent à travers deux phénomènes qu'on retrouve dans de nombreux romans américains : la vitesse, qui accélère notre savoir sur le monde et rend de plus en plus insupportable l'imposition de délais ; puis la virtualité, dont les conséquences font en sorte qu'il devient de plus en plus difficile de rendre compte de démarcations qui naguère allaient de soi, entre privé et professionnel, vivant et artificiel, entre territoires qui dépendent de législations nationales, à cause des effets de la mondialisation. Tout cela a des effets sur l'écriture des textes, en plus de provoquer des modifications dans la perception du monde des narrateurs. Cela a aussi pour effet d'exacerber des crises identitaires qui traversent les lettres américaines depuis toujours et qui viennent ébranler la figure du sujet américain sûr de lui, qu'on imagine de toute éternité.

Le cliché commode veut que la littérature américaine soit une littérature des grands espaces extérieurs, qu'on oppose aux espaces intérieurs qui seraient propres aux littératures européennes qui, elles, « pensent » (Pierre Vadeboncoeur s'est complu sur ce sujet dans un livre au début des années 1980, à propos d'une littérature que, manifestement, il ne connaît pas). Or, je pense qu'au contraire les textes qui apparaissent dans ce dossier font la démonstration de l'importance de la réflexion intellectuelle chez de nombreux auteurs américains. La littérature américaine s'impose comme un savoir, qui se refuse aux balisages trop précis, aux frontières génériques contraignantes et qui multiplie les formes textuelles.

Depuis quelques années, le Département d'études littéraires de l'UQAM a proposé des manifestations, des cours, des colloques, pour intéresser des étudiants et des étudiantes à la littérature américaine. C'était un premier pas. La qualité des textes que vous lirez dans les pages qui suivent démontre que

certains ont la volonté de suivre la piste américaine<sup>1</sup>. Parmi les trois cent mille fins possibles, c'est la plus encourageante. D'autant plus qu'elle n'est qu'un point de départ. Seulement la fin du premier épisode.

Jean-François Chassay

<sup>1</sup> La référence à « L'imaginaire de la fin », sur la couverture de *Postures*, n'est pas un hasard. Bien qu'associés à la littérature américaine d'abord, plusieurs des textes de ce dossier ont été réalisés dans le cadre de travaux ou de séminaire du groupe de recherche « Imaginaire de la fin », qui s'intéresse aux modalités de formation de cet imaginaire, ses discours, ses lieux, ses figures. Les responsables du groupe sont Jean-François Chassay, Anne Éline Cliche (Université du Québec à Montréal), Bertrand Gervais, Jean-Ernest Joos (collège Villa-Maria), Martin Lefebvre (Université Concordia) et Jean-Pierre Vidal (Université du Québec à Chicoutimi).